

ÉMILIE DE TURCKHEIM

# LUNCH-BOX

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Romans*

LES AMANTS TERRESTRES, Le Cherche Midi, 2005.

CHUTE LIBRE, Le Rocher, 2007.

LES PENDUS, Ramsay, 2008.

LE JOLI MOIS DE MAI, Héroïse d'Ormesson, 2010 ; Le Livre de Poche, 2014.

HÉLOÏSE EST CHAUVE, Héroïse d'Ormesson, 2012 ; Le Livre de Poche, 2014.

UNE SAINTE, Héroïse d'Ormesson, 2013 ; Le Livre de Poche, 2015.

LA DISPARITION DU NOMBRIL, Héroïse d'Ormesson, 2014 ; Le Livre de Poche, 2016.

POPCORN MELODY, Héroïse d'Ormesson, 2015 ; Le Livre de Poche, 2017.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES, Héroïse d'Ormesson, 2018 ; Le Livre de Poche, 2020.

### *Récits*

LA FEMME À MODELER, Naïve, 2012.

LE PRINCE À LA PETITE TASSE, Calmann-Lévy, 2018.

LUNCH-BOX



ÉMILIE DE TURCKHEIM

LUNCH-BOX

roman

*nrf*

GALLIMARD

Pour le poème « Les oiseaux perdus » (extrait de *La Lanterne magique*) cité p. 251 :

© *Fondation Maurice Carême.*

© *Éditions Gallimard, 2021.*



*À Jean, ma Sœurlette.*



Ça revient par la nuit  
par le rêve  
je vais à l'école  
à l'arrière ils sont six  
comme les doigts de la main  
dans mon dos six qui parlent fort  
je les dépose au pied des grandes marches  
quand elle entre par la fenêtre  
et se pose sur mon bras  
longue, le casque rouge et or :  
une guêpe  
mais d'une autre allure, d'une couleur que la guêpe com-  
mune ne connaît pas  
je secoue le bras, va-t'en, casse-toi  
elle me fait peur avec son épée et ses yeux allongés  
je souffle sur elle  
les ailes tremblent  
elle reste campée sur le bras  
un par un les enfants sortent du van

j'ai les yeux sur la guêpe  
sur le casque rouge et or  
une voix aboie très haut  
*Voleuse ! Rends-le !*  
la portière claque  
ils sont sortis tous les six  
mon bras blanc a une épine de rose noire  
le poison court  
la sirène du dard  
il est trop tard pour surveiller les enfants  
chasser la guêpe  
me faire dépiquer  
l'ombre de l'école coule sur le pare-brise  
la roue cogne le trottoir  
ou le dos-d'âne  
ou la plaque d'égout sortie de sa bouche  
j'escalade l'obstacle  
une flamme brille au bout du dard  
je souffle  
la flamme s'éteint, repousse  
comme ces bougies d'anniversaire truquées, têtes à claques,  
qui se rallument toutes seules  
je sors du van la flamme au bras  
l'enfant est sur le dos, la croûte bleue du parking, la tête  
tournée vers moi  
sa mort ne se voit pas

I



Les enfants, je veux le silence. Je veux entendre vos orteils dans vos chaussures. Vous vous souvenez, je vous ai promis l'histoire de M. Patok. Je vais vous raconter les choses exactement comme elles se sont passées et ensuite vous m'expliquerez comment un drame pareil a pu arriver. Vous me direz pourquoi M. Patok est mort. Peut-être qu'il y a plusieurs réponses. Pourtant, M. Patok n'est mort qu'une seule fois. Vous n'avez pas besoin d'écrire, laissez vos troussees tranquilles. M. Patok vit à Zion Heights, il est au chômage et il traverse la ville pour s'acheter le gâteau au chocolat qu'il préfère, à la noix de pécan, dans le meilleur endroit qui existe à Zion Heights pour ce genre de gâteaux. Cette pâtisserie, vous ne connaissez qu'elle, c'est Joshua, avec le père Noël qui clignote dans la vitrine toute l'année. M. Patok a toujours voué une passion aux gâteaux à la noix de pécan et, bien qu'il ait quarante-cinq ans, il continue à les manger comme il le faisait quand il avait votre âge : il prend une bouchée, il l'écrase entre sa langue et son palais et la

laisse fondre. Quand il ne lui reste plus que des éclats de noix dans la bouche, il les suce longtemps avant de les croquer, puis il prend une deuxième bouchée, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière miette. La nuit, il lui arrive de rêver qu'il mange un gâteau à la noix de pécan de chez Joshua. La texture est plus vraie que nature : collante, tiède et compacte comme de la pâte à pain mal cuite. Malheureusement, le gâteau n'a pas de goût. Aucun. Et aussi étrange que ce soit, cela suffit à réveiller en sursaut M. Patok qui s'assied au bord du lit, le dos voûté, et la main comme ça, vous voyez ? Pressée sur le cœur. À quoi peut bien penser M. Patok ? À vrai dire, je ne sais pas très bien. Il pense à sa vie. Il pense à sa femme qui a laissé un fossé sur la moitié gauche du matelas : c'est son fantôme à taches de rousseur. Il ne dort jamais du côté gauche du lit. Il pense aussi, j'imagine, à son travail à la piscine de Mikiwam, qu'il a perdu quelques semaines après sa femme. Il a été renvoyé et vous verrez pourquoi. Une idée en entraînant une autre, il pense au permis de conduire qu'un agent de police lui a retiré parce qu'il roulait, complètement ivre, deux roues sur la chaussée, deux roues sur le trottoir. Pourtant, avant la mort de Johanna, je vous assure que M. Patok ne buvait pas. Mais alors pas une goutte. Croyez-moi, il détestait l'alcool. Et d'ailleurs il détestait les hommes qui se retrouvent après le travail, qui boivent de la bière dans de grandes chopes, et qui à la sortie du bar se serrent les uns les autres très fort dans leurs bras, comme des amoureux, puis se donnent des coups de poing dans le torse et les épaules avec des



sourires rectangulaires, et qui ont l'air fous de colère. Ou alors peut-être que M. Patok pense tout simplement au pépin cardiaque qui a gâché son dernier repas de Thanksgiving. Ça n'est pas moi, c'est lui qui emploie l'expression *pépin cardiaque*, parce qu'il a une peur bleue du mot infarctus. Il était assis devant son assiette de Thanksgiving – Johanna versait une petite louche de sauce aux aïelles sur la cuisse de dinde de M. Patok – quand il a senti qu'on écrasait son cœur sous la semelle d'une botte. Ils ont tout laissé en plan sur la table : la belle dinde, les châtaignes rôties, la purée de patates douces, tout. Johanna a conduit son mari à l'hôpital St. Matthew de Pessahee, en s'arrêtant non seulement aux feux rouges mais aussi à chaque panneau stop, alors que les rues étaient désertes, puisque toute l'Amérique était assise devant une cuisse de dinde. Le docteur qui l'a examiné avait les dents grises et sentait le tabac. Il ne portait pas de blouse blanche. M. Patok a vu ça d'un mauvais œil, un docteur qui vous reçoit à l'hôpital sans blouse blanche, avec une chemise et un pull en V de golfeur. Pour couronner le tout, l'homme sans blouse a dit cinq fois le mot infarctus et à la fin il a tendu à M. Patok la liste des aliments délicieux que M. Patok ne devrait plus manger *s'il tenait à la vie*. M. Patok a parcouru la liste du regard et, comme ce qu'il redoutait de trouver n'y figurait pas, il a demandé, pour en avoir le cœur net : « Et les gâteaux à la noix de pécan ? »

Revenons à la nuit qui précède la mort de M. Patok, quand il est assis au bord du lit, un peu voûté, la main sur

la poitrine. On n'entend rien d'autre que sa respiration et les bruits d'estomac du radiateur. Sa peau est vert pâle dans la lumière du réveille-matin. Il pense au gâteau à la noix de pécan qu'il a mangé en rêve et qui n'avait pas de goût. Il tourne le visage vers les chiffres lumineux et calcule qu'il lui faut patienter encore trois heures avant de monter dans le premier bus qui pourra le conduire à quelques pas de chez Joshua. Assis, couché sur le dos, assis, couché sur le côté, incapable de trouver le sommeil, il attend l'aube. Voilà, il est enfin l'heure. M. Patok se lève, il garde le caleçon avec lequel il a dormi, enfle ses habits de la veille et prend le bus qui longe le parc Abraham Lincoln en direction de la pâtisserie qui se trouve à l'autre extrémité de Zion Heights. Si vous regardez une carte, vous verrez que M. Patok ne pourrait pas, tout en habitant à Zion Heights, habiter plus loin de la pâtisserie. La distance ne le décourage pas. Il a remarqué que le trajet en bus était toujours un moment agréable, puisque chaque mètre parcouru le rapprochait de son gâteau et que, par une opération étonnante de son cerveau, M. Patok avait toujours dans la bouche, à l'instant où le bus dépassait la statue d'Abraham Lincoln, le goût du chocolat et de la noix de pécan : c'est-à-dire le goût même du bonheur. Un bonheur qui était (et c'était encore plus vrai ce matin-là) le dernier bonheur de la vie de M. Patok. Je n'ai pas tous les détails de l'histoire, mais il a dû arriver chez Joshua pile au moment où la pâtisserie ouvrait ses portes. Avant même qu'il ait salué la femme en tablier mauve (du même mauve que le fard sur ses paupières, même mauve que ses

montures de lunettes, même mauve que ses boucles d'oreilles circulaires et démesurées), celle-ci lui demande avec beaucoup d'entrain et une ombre de moquerie s'il ne voudrait pas, par le plus grand des hasards, une part de gâteau à la noix de pécan avec un coulis de caramel. Elle a l'habitude de le voir débarquer de bonne heure ; elle connaît son péché mignon. M. Patok tarde un peu à répondre. Il rentre le ventre. Il repense au docteur de l'hôpital St. Matthew et revoit ses dents couleur cendre. Il promène un regard hésitant sur les salades de fruits alignées sur l'étagère en verre – cubes de melon et cubes de pastèque dans des gobelets transparents. La femme mauve ne prête aucune attention au petit manège de M. Patok et presse vigoureusement une espèce de biberon renversé au-dessus du gâteau à la noix de pécan, le couvrant entièrement d'un coulis châtain. Une minute plus tard, M. Patok sort de la pâtisserie et croise une femme avec deux sacs à main pendus à l'épaule : un rouge, minuscule et étincelant, et l'autre, énorme, une sorte d'oreiller mou, où elle a dû fourrer tout ce qui ne tenait pas dans le petit. M. Patok ressent la piqûre d'une aiguille sous le nombril parce que Johanna avait la même habitude, toujours deux sacs sur l'épaule droite. Un tape-à-l'œil, à moitié doré et à moitié couvert de fausse fourrure blanche, qu'elle promenait dans les rues comme un chihuahua en manteau d'hermine, et un sac informe avec le nom d'une marque de shampoing, bourré à craquer, qui gâchait l'effet du premier.

C'est juste après avoir dépassé la femme aux deux sacs

que M. Patok remarque le panneau publicitaire planté sur le trottoir d'en face : *Bougez vos fesses maintenant si vous voulez les bouger dans vingt ans*. Sur l'affiche, il y a un homme qui sourit, entouré de jeunes femmes qui elles aussi sourient, avec des tapis bleus sous les pieds et des bandeaux en éponge sur le front. M. Patok se dit qu'il ferait mieux de rentrer à pied. La marche annulerait les effets dangereux des graisses tapies dans le gâteau à la noix de pécan (le docteur de l'hôpital St. Matthew lui apparaît : il fourre l'index de sa main droite au creux de l'index recroquevillé de sa main gauche, pour montrer comment la graisse finira par boucher l'une de ses artères). Au loin, on entend les explosions sourdes du tonnerre. L'orage est proche, mais sa décision est prise : M. Patok rentrera à pied. Il pense à ce long chemin du retour, qui lui fera traverser de part en part le parc Abraham Lincoln et il en oublie qu'il est en train de manger son gâteau à la noix de pécan. Il réalise qu'il en a déjà englouti les trois quarts, sans en avoir profité. Ses yeux se remplissent de larmes, ce qui peut sembler une réaction très disproportionnée, mais nous ne sommes pas à la place de M. Patok. Il reprend ses esprits en s'appuyant un moment au poteau qui marque l'arrêt du bus dans lequel, comme vous le savez, il a décidé de ne pas monter. L'air pétille d'électricité. Ça ressemble au craquement des semelles sur un parterre de sucre en poudre. En pressant la langue sur son palais, M. Patok fait fondre la dernière bouchée de chocolat à la noix de pécan. Il se concentre pour saisir les saveurs qui inondent ses papilles, pulsent à l'arrière de sa

tête et le comblent d'une sensation inouïe de tendresse et de réconfort. M. Patok regrette que ce soit déjà fini et qu'il soit impossible de retenir le goût, comme on retient quelqu'un dans ses bras, au moment de se séparer. Il regarde en l'air et se demande ce que Johanna aurait pensé de ces gros nuages sardine argentée. Elle aurait dit : « Neuf chances sur dix qu'on se prenne la pluie, tu crois pas ? » (Quel que soit le sujet, Johanna demandait son avis à son mari et cette manie n'a jamais agacé M. Patok.) Soudain il sent dans son dos la présence tiède et inquiète d'une vache ou d'une jument qui souffle fort. M. Patok se retourne : rien, personne. Quand le bus s'arrête devant lui et que les portes s'ouvrent, M. Patok dit bien fort :

— Non merci ! Je rentre à pied jusqu'à Oak Avenue, ça me fera de l'exercice !

— Jusqu'à Oak Avenue ? Vous êtes sûr ?

La conductrice l'a dit d'une voix qui n'a rien de railleur, rien de mauvais, et qui pourtant, on ne sait pas pourquoi, dégoupille une grenade dans la gorge de M. Patok, qui est surpris d'entendre sa propre voix blessée et brûlée crier : « Bien sûr que je suis sûr ! Ça te dérange, pauvre conne ! » Sans lui accorder un regard, la conductrice fouette l'air d'une gifle molle en direction de M. Patok. Elle appuie sur le bouton qui commande la fermeture des portes. Un passager déclare qu'il faut aller au commissariat de police et porter plainte contre le *monsieur*. Un autre dit que le *monsieur* s'appelle Patok, qu'il a travaillé à l'accueil de la piscine de Mikiwam et qu'il a perdu sa femme d'un cancer. Un troisième dit que tout le monde a ses problèmes et

que ça ne donne pas tous les droits. La plus vieille femme de l'autobus dit qu'elle n'est pas du genre à colporter des rumeurs, mais qu'elle a entendu dire que M. Patok avait un problème avec la boisson et que c'est pour cette raison, et pour une autre bien plus grave encore, qu'il a été renvoyé de la piscine. Un certain nombre de passagers écoutent sans en avoir l'air, en regardant par les fenêtres, tandis que M. Patok, lui, observe le bus qui s'éloigne. Il porte la main à sa poitrine et pense que son cœur ne va pas tenir le choc. Des frissons glacés lui coulent dans le dos. Vraiment, il ne comprend pas ce qui lui a pris. Il voudrait courir après l'autobus, grimper à bord et expliquer à cette pauvre femme que ses paroles ont dépassé ses pensées. Qu'il a toujours eu un respect inné pour les conductrices d'autobus, comme un fils unique a pour sa mère.

La pluie oblique se met à tomber en taches ovales sur le trottoir. On dirait une immense robe de léopard. C'est d'une beauté fantastique, seulement, tout à coup, M. Patok a envie de mourir. Il soupire doucement : *Johanna*. Je ne vous l'ai pas encore dit, mais M. Patok aimerait beaucoup se tuer lui-même, se *suicider*, comme on dit. Le problème, c'est que le mot suicide a une sonorité de serpent qui provoque chez M. Patok une telle angoisse qu'il n'arrive jamais à réfléchir tranquillement aux différentes techniques qui permettent de se donner la mort. Quand le mot surgit au milieu de la nuit, M. Patok a une méthode pour le chasser. Il fixe les chiffres verts du réveille-matin et prononce à voix haute des noms d'objets ordinaires et quotidiens (mais pas

trop quotidiens quand même, pour qu'ils ne lui rappellent pas la vie avec Johanna). Tondeuse à gazon, annuaire téléphonique, casquette de base-ball, chemise de scout, biscuits à la noix de macadamia, bonnet de bain... Quand il travaillait à la piscine de Mikiwam, c'était à lui de vérifier que personne ne franchissait la porte battante des vestiaires sans un bonnet de bain au fond de son sac. M. Patok avait le droit de se baigner, le soir, après le départ des derniers visiteurs. Il aimait la sensation d'étreinte du bonnet sur le haut du front et les tempes. Quand il se regardait dans le reflet de la vitre qui longeait les gradins, il se trouvait, grâce au bonnet, un petit air de nageur professionnel, à condition de découper son image au niveau de la pomme d'Adam. (Comme beaucoup d'hommes de son âge, il avait le torse maigre, le ventre gras et des jambes en allumettes.) M. Patok aimait se tenir à l'extrémité du plongeoir, faire dépasser les orteils dans le vide et enfoncer les talons dans le revêtement bleu et douloureux comme du papier de verre. Il pliait les jambes et rêvait qu'il décollait. Il volait dans le parfum étoilé du chlore, les bras en croix. Il restait longtemps dans les airs avant de percer la pulpe turquoise à la vitesse d'une flèche, le torse drapé d'eau métallique, sans que la piscine ne recrache une seule goutte. Il quittait ensuite le plongeoir à reculons. Il se regardait une dernière fois dans la vitre des gradins et retournait au vestiaire.

Vous l'avez compris, M. Patok ne savait pas nager. Il n'avait pas l'intention d'apprendre car il connaissait bien

les risques liés à la pratique de la nage. Il se souvenait d'une petite fille qui avait pris trop d'élan et s'était coupé le bout de la langue avec ses propres dents en retombant la tête la première sur le plongeur. Le sang noir avait formé une flaque et goutté dans l'eau rose. En réalité, M. Patok n'avait pas vraiment vu la scène. Ou plutôt, il ne l'avait pas vue du tout. C'est un maître-nageur qui lui avait raconté. Au moment de l'accident, M. Patok était derrière son comptoir, à l'entrée de la piscine, où il avait une altercation avec un vieil homme chauve :

— Monsieur, je regrette. Pas de bonnet, pas de piscine.

— Vous voyez bien que je n'ai pas de cheveux ! Pas de cheveux, pas de bonnet !

— Non, monsieur. Pas de bonnet, pas de piscine.

— Et pour quelle raison au monde ?

— Pour votre sécurité, monsieur.

Et M. Patok était sincère. Il pensait que le respect des règles, quelles qu'elles soient, permettait d'éviter ce qui l'effrayait le plus au monde : les accidents. Dans son enfance, sa mère évoquait souvent une famille d'accidents particulièrement horribles : les accidents domestiques. C'est-à-dire ceux qui vous frappent là où vous vous croyez le plus à l'abri. Et d'ailleurs, les enfants, si vous me permettez d'ouvrir une parenthèse qui peut vous sauver la vie, ne buvez jamais directement à la bouteille. Il arrive qu'un adulte verse de l'eau de Javel à l'intérieur d'une bouteille de lait et la laisse en belle vue sur une étagère un peu haute. Vous avez soif, vous grimpez sur une chaise, vous



attrapez la bouteille, vous portez le goulot à votre bouche, et le temps de réaliser que ce lait n'a pas le goût de lait, vous êtes mort. Je referme cette parenthèse. La pluie tombe à verse et l'orage redouble de force. M. Patok se réfugie sous la jupe d'un majestueux saule pleureur. Si majestueux que M. Patok redoute que la foudre le choisisse et tombe dessus. Alors d'un pas vif, il s'éloigne. Tout en marchant, il est pris d'un grand découragement. Comment pourra-t-il mourir ? Comment pourra-t-il jamais quitter ce monde s'il est toujours si prudent, s'il fuit la première occasion d'être foudroyé ? La veille, il a lu dans le *Long Island Sound Daily* que l'espérance de vie d'un homme américain né, comme lui, en 1940 était de soixante-dix ans. Or il n'en a que quarante-cinq. Il soupire. De fines vipères de pluie entrent par le col de son T-shirt qu'il n'a pas changé depuis des jours et des jours et sur lequel on peut lire : JÉSUS SAUVE ! La dernière fois qu'il a pris un risque, c'est quand il a roulé, complètement saoul, juste après avoir volé 239 dollars dans la caisse de la piscine de Mikiwam. Sur la bande en noir et blanc de la caméra de surveillance, on pouvait voir M. Patok frapper la caisse enregistreuse à grands coups avec la hache de sécurité. La police l'avait arrêté quelques minutes plus tard, parce qu'il roulait au pas, deux roues sur la chaussée, deux roues sur le trottoir, devant l'école maternelle pentecôtiste de Zion Heights. Les mots sortaient de sa bouche, parfaitement articulés et au ralenti : « Monsieur l'agent... vous arrivez au mauvais moment... Il faut regarder tout ce qui s'est passé avant... Johanna est tombée malade... On

a essayé de la soigner... Ça n'a pas marché... Johanna nous a quittés... Enfin c'est surtout moi qu'elle a quitté, parce qu'on ne voyait presque personne, on vivait comme les deux oreilles d'un lapin... Ce matin ça fait pile un an... Alors je me suis dit : Jonas, tu vas aller mettre des fleurs sur sa tombe au cimetière... Des tonnes de fleurs... Mais des tonnes de fleurs, c'est une dépense... Regardez sur la banquette arrière... C'est la caisse de la piscine... J'ai tout pris... J'ai pas laissé un *quarter*, je le jure sur la tête de Johanna... Vous êtes témoin... Je roulais à la vitesse d'une poussette... Je risquais rien... Pas d'accident possible... J'ai la phobie des accidents. »

Les vêtements trempés lui collent au corps comme de l'argile. Trois grands éclairs illuminent le ciel. M. Patok fait exprès de rester loin des arbres. Il se souvient de la gentillesse du policier qui au lieu de lui donner une amende lui avait dit : « Monsieur, dans la vie, il arrive qu'une chose foireuse entraîne une autre chose encore plus foireuse, et ainsi de suite, jusqu'au moment où, vous allez voir, quelque chose de bon vous arrive. »

Les enfants, je ne peux pas en être absolument certain puisque je n'étais pas dans la tête de M. Patok, mais je crois bien qu'il repensait à cette phrase du policier au moment où la foudre est tombée sur lui, oui, sur Jonas Patok, au beau milieu de l'allée principale du parc Abraham Lincoln, à quelques kilomètres de notre salle de classe.

— Elle est vraie, l'histoire ? demande Clovis.

M. Chamault répond que l'histoire est *on ne peut plus*

# ÉMILIE DE TURCKHEIM

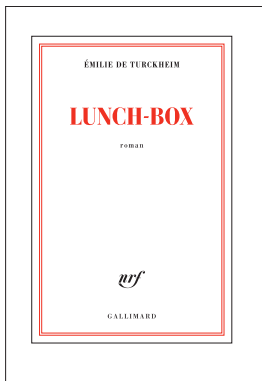
## Lunch-box

« La lunch-box est une bête pleine d'appétit. Elle grogne, elle n'en a jamais assez. Elle provoque chez la mère une pulsion de remplissage. Tout le vertige vient de la forme de la lunch-box : n'oublions pas que c'est une valise. C'est chaque matin la répétition du grand départ. La mère regarde son enfant s'éloigner de la maison et elle espère qu'il ne lui manquera rien. Ni pain ni amour. »

Dans la ville rêvée de Zion Heights, sur la baie du détroit de Long Island, un petit monde gravite autour de l'école bilingue : les mères délurées organisent des garden-parties, les pères, souvent absents, suivent de loin les affaires de la vie courante, les couples se font et se défont tandis que les enfants préparent le spectacle de fin d'année. Tous ont pour coqueluche Sarah, la professeur de chant, célèbre pour ses comédies musicales extravagantes. Jusqu'au jour où, par accident, elle bouleversera leurs vies et la sienne, à jamais.

Ce roman lumineux, où l'émotion affleure à chaque page, explore la manière dont chacun, témoin, victime ou coupable, surmonte l'irréremédiable.

*Émilie de Turckheim est l'auteurice d'une dizaine de romans et récits, parmi lesquels Chute libre (2007), La disparition du nombril (2014) et Le prince à la petite tasse (2018).*



*Lunch-box*  
Émile de Turckheim

Cette édition électronique du livre  
*Lunch-box* de Émile de Turckheim  
a été réalisée le 26 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072897849 – Numéro d'édition : 367497).  
Code Sodis : U32797 – ISBN : 9782072897856.  
Numéro d'édition : 367498.